

PA
RA
DIS

Christian Barani

quel renforcement
nous pouvons tirer
de l'espérance, si non,
quelle résolution
du désespoir.

Mars, avril, mai 2013.

4 mars

Arrivée à Beyrouth. Direction Antelias, une ville de la banlieue nord de Beyrouth. Dans le taxi, je suis les indications envoyées par mon ami Eli qui vit à Dubaï et me prête l'appartement pour ces deux mois et demi de résidence. Je comprends très vite que l'adresse n'est pas le meilleur moyen de situer les lieux. Il m'écrit « Suivre l'autoroute qui mène à Tripoli. Tourner à droite juste après le restaurant Mhanna. Au bout de la route, à gauche la tour du Centre Hage et à droite une impasse. L'immeuble Solaris est à droite dans l'impasse. Premier étage ».

5 mars

Rencontre à dix heures avec Carole Prat à l'ambassade de France. Discussion dans le jardin autour d'un café. Je lui dessine rapidement les éléments de recherche de mon projet.

Au Liban, la religion est un des éléments qui structure et déstructure le pays. Un point de vue incontournable. Un trajet qui enlace les religions chrétiennes et musulmanes sur cette terre tant convoitée. Un pays fantasmé. Un pays où le rêve a pu exister le temps d'un espoir. Aujourd'hui, sur cette terre, *It has become a crime to dream*. La projection devient impossible, le temps présent obsède, le rêve s'efface. Ce paradis tant désiré a disparu. Les guerres, les tensions l'ont dissous. Plus personne ne peut rêver. L'énergie est dans l'instant. Cette terre paradisiaque, tant proclamée par la diaspora, s'est transformée avec le temps de la souffrance. Le paradis est un des éléments que les religions chrétiennes et musulmanes partagent, un même désir d'ailleurs, un même besoin d'échapper à la vulgarité de notre monde pour trouver un sens à l'existence. Je veux travailler sur cet espace partagé, sur ce mythe poétique, le paradis perdu, avec trois axes de recherche.

J'explique à Carole Prat que je suis au début de l'expérience et que ces intuitions, ces désirs seront transformés par la vie partagée. Le hasard jouera son rôle de constructeur. Il me faut trouver la bonne énergie pour traverser tout cela. Je suis conscient de la difficulté de la situation. Mais le sens du projet est là.

L'un de mes axes de recherche sera de filmer la transcription, l'adaptation de ce personnage de Satan, décrit par John Milton dans son texte *Paradise Lost*, aux situations contemporaines du pays. Le récit est poétique. Les correspondances sont troublantes. John Milton écrit ce texte alors que les guerres de religion se terminent en Europe. Cette expérience de la violence et de l'idéologie imprègne le récit. Le parallèle s'établit naturellement avec le Liban. Ce corps allié au feu traversera ces espaces perdus à la recherche d'un lieu désiré.

Le deuxième axe est associé à ces traversées. Je lui parle de mon désir de marcher, de dériver dans la ville de Beyrouth, dans le pays, à la recherche de ces espaces et désirs perdus. Ces dérives seront des plans subjectifs de ce corps vibrant à la quête de cet espace où l'homme et la femme vivent en paix. La marche, le trajet seront au cœur du projet.

Le troisième axe sera de récolter différents points de vue sur le paradis. Celui d'un philosophe français et celui de femmes croyantes, quelles que soient leurs confessions.

Avec les femmes nous effectuerons un autre mouvement, un trajet spirituel qui débutera par la mort. Je désire les interroger sur leurs craintes vis-à-vis de « cet instant où pour une fraction infinitésimale du temps, la vérité pure, nue, certaine, éternelle entre dans l'âme », dit Simone Weil. Comme une recherche. Avant la mort, il y a l'instant de la mort. Décrire leurs rapports à la mort et à ces espaces qu'elles devront traverser pour atteindre le lieu idéal et éternel. Une trajectoire naîtra de ce récit. Un seul récit qui sera construit à plusieurs voix. Sans savoir d'où provient la parole, de quelle confession émanent ces représentations. Construire un espace unifié. Ces récits féminins permettront de créer un espace complexe, poétique, inquiétant où la finitude est béatitude. Un lieu à leur mesure.

Dans l'histoire des religions monothéistes, la représentation a toujours été monopolisée par les hommes qui détenaient le pouvoir.

Ces figures masculines décrivent Ève comme mollesse et perfidie, créent des jeunes vierges pouvant accomplir tous les plaisirs des hommes.

Un philosophe, Bernard Salignon, spécialiste en esthétique et psychanalyse, est également invité à venir partager, éprouver et marcher dans ces espaces que j'aurai choisis au préalable pour qu'il puisse sentir, se confronter à l'énergie de la terre, se placer face à l'horizon, sentir les odeurs, la chaleur, éprouver le chaos. Sa parole sera improvisée, tout comme l'ensemble du travail.

Une fois la rencontre terminée, je décide de rentrer à pied sans trop connaître les distances et le temps que cela va prendre. Une marche de six

heures qui va me faire traverser de nombreux quartiers de Beyrouth et de nombreuses communautés.

Prises de vue photographiques.

6 mars

Je contacte Candice Raymond, doctorante en histoire contemporaine (EHESS) et chercheuse associée à l'Ifpo. Elle vit au Liban depuis une dizaine d'années, à Saïda et travaille sur les historiens libanais dans l'histoire du XX^e siècle au Liban. Elle fixe notre premier rendez-vous au Café Rawda, situé en bout de Corniche et au bord de la mer. Une café populaire où tous les Libanais depuis des années viennent prendre un verre, quelles que soient leurs confessions. Mais depuis peu, le café ne vend plus d'alcool et les chrétiens ont disparu.

Notre première discussion tourne autour du temps.

Candice Raymond : « Il me semble que la conception libanaise du temps soit loin d'être linéaire entre passé/présent/futur, et que le futur soit un non-lieu imaginaire (sauf, précisément, dans un au-delà du temps, un hors-temps et hors-lieu, le paradis ?). On est plutôt dans un régime de temps cyclique, où le présent est à la fois le lieu de remise en jeu d'un passé jamais vraiment passé (nourri tant par les mythes que par les contentieux historiques et les mémoires conflictuelles). Un temps suspendu et sans cesse prolongé où l'on cultive l'oubli (l'amnésie officielle, mais aussi une sorte de *carpe diem* très libanais) comme une amulette contre le retour de ce même passé (un futur redouté). Un temps dévalué par la nostalgie des âges d'or déchus (pour beaucoup de Libanais, le paradis, c'est le Liban des années 1960, Beyrouth dans sa gloire, la « Suisse du Moyen-Orient », les femmes endiamantées au festival de Baalbeck...). Tout ça ne laisse pas beaucoup de place pour un futur jamais sérieusement envisagé, pour un devenir véritable. Ni pour un sens de l'histoire, du changement. Ahmad Beydoun, un des intellectuels libanais les plus brillants, a écrit de très belles pages sur la conception du temps que l'historiographie libanaise incarnait, et concluait son ouvrage (un peu daté maintenant, mais un grand classique) sous le titre *Le Parti pris du devenir*, parti pris qui lui semblait absent dans la société libanaise ».

Cependant, la guerre éclata [...] dans les champs du ciel.

À la fin de notre discussion, le soleil a disparu derrière l'horizon. La mer est calme.

7 mars

Rencontre avec Sandra Dagher et Lamia Joreige, co-directrices du Beyrouth Art Center. Nous parlons du projet « Paradis », qui est le titre provisoire, de cette projection que la diaspora réalise sur ce territoire en le décrivant comme le paradis. Des sumériens qui le plaçaient au Liban, du désir d'interviewer ces femmes croyantes, de l'espoir que de nouvelles représentations apparaîtront, de cette manière poétique d'aborder la situation contemporaine du pays en utilisant une histoire mythologique, *Paradise Lost* de John Milton.

Nous parlons de ce personnage de Satan, rendu humain par l'auteur anglais qui écrivit ce roman poétique à l'époque de la Renaissance, époque où les artistes, les écrivains se détachaient des représentations entièrement religieuses pour y introduire la question de l'Homme. Cette question me paraît centrale dans un pays, dans une culture où la religion détermine les identités et laisse peu de place à l'humain.

John Milton veut rendre humain cet archange, cet archange qui a voulu combattre Dieu et a perdu.

C'est le personnage de cet archange perdant, perdu, qui m'intéresse. Satan est un perdant et au Liban tout le monde a perdu. Nous parlons de toutes ces intentions, de tous ces désirs de représentations. De mes dérives à travers le pays qui vont représenter des sortes de plans subjectifs de ce personnage qui sera incarné par Julien Gourbeix. Sandra Dagher me conseille de discuter avec Mona Amyuni qui enseigne à l'Université Américaine de Beyrouth (AUB). La plus ancienne.

Marche dans Beyrouth avec prises de vue photographiques.

Le souverain pouvoir le
jeta flamboyant la tête en
bas, dans la vouûte éthérée,
ruine hideuse et brûlante.

Il avait osé défier aux
armes, le Tout-Puissant.

Il voit le lieu triste,
dévasté et désert.

Régions de chagrin,
obscurité plaintive, où
la paix et le repos ne
peuvent jamais habiter.

La grêle de soufre
lancée sur nous dans la
tempête passée, a abattu
la vague brûlante qui,
du précipice du ciel,
nous reçoit tombants.

8 mars

Je me rends à l'AUB dans le quartier d'Hamra, afin de parler avec Mona Amuyi qui enseigne la littérature. Elle me conseille de lire Rabih Jaber, jeune écrivain libanais.

Je décide de rentrer à pied. Cinq heures de marche.

Prises de vue photographiques.

À la nuit tombée, j'arrive à Antelias. Sur le balcon voisin de mon appartement, Tante Laila m'attend. Elle habite sur le même palier que moi. Elle m'invite comme tous les soirs et matins à prendre un Nescafé ou à déguster un plat libanais. Ce soir-là, elle me demande un peu plus précisément ce que je suis en train de faire. Elle ne comprend pas pourquoi je marche autant. « Il y a des taxis, des bus ici », me dit-elle. La voiture est un des symboles importants de la culture libanaise. Elle est au cœur de la représentation sociale. Alors quelqu'un qui marche autant est forcément un pauvre, un Syrien... Je lui parle de mon projet sur le « Paradis ». Tante Laila a du mal à se déplacer. Son corps est en excédent de poids. La fatigue du travail, l'angoisse d'élever toute seule ses trois enfants durant la guerre, l'empêchent de circuler aisément dans l'espace. Elle se lève quand même et m'apporte une image de la Vierge, brûlée en son centre. « Cette image a échappé à un incendie, c'est un miracle. Mais vous savez Monsieur Christian, j'ai vu trois fois la Vierge. Oui, c'est vrai. À chaque fois, elle apparaît durant la nuit, sans que je le veuille, pour me conseiller et m'apporter une solution pour l'argent. Je vous jure, j'ai vu trois fois la Vierge ».

9 mars

Je marche dans Antelias à la recherche de dents creuses, d'espaces indéterminés encore en suspens. Cette ville du Nord de Beyrouth a connu un développement immobilier très important. Les champs d'orangers qui arrivaient jusqu'à la mer se transforment petit à petit en constructions immobilières. La spéculation fait des ravages. Certains chrétiens font ressurgir le conflit entre confessions en affirmant que les chrétiens ne peuvent pas lutter contre l'argent des Saoudiens qui arrivent avec des

Entre une guerre et une autre il y a toujours une ombre.

valises de billets. Pour eux, ce territoire chrétien perd de son identité.

Prises de vue photographiques.

17h. J'ai rendez vous à Gemmayzeh, un quartier chrétien. Bar Le Torino. Le hasard a fait que quelques jours avant mon départ pour le Liban, j'ai reçu un mail d'Éli S., jeune artiste et ancien participant au workshop que j'avais mené au Beyrouth Art Center, il y a un an. Je lui ai répondu et précisé que je serai au Liban pour deux mois et demi de résidence, début mars. Il arrive dans sa petite voiture basse.

Un sourire sur le visage. Nous n'allons pratiquement plus nous quitter durant ce séjour. Éli va être un élément très important et investi dans le projet grâce à son regard sur la société libanaise, à sa culture, à son vécu. Il me parle de cette jeunesse qui a perdu tout espoir dans le futur, de l'incapacité du politique à résoudre les problèmes, de cette fragmentation irrécyclable de la société, du mal-être ambiant, de la langue comme élément de repère pour se définir, de la culture française, de son désespoir.

Le pays comporte dix-huit communautés différentes, autonomes qui cohabitent sans rien partager, mais dans le désir schizophrène de construire malgré tout un Liban uni.

Les communautés les plus influentes sont les chrétiens (avec les maronites, les orthodoxes et les arméniens) et les musulmans (avec les sunnites, les chiites et les druzes).

Le pays étant tout petit, les enjeux de territoires conquis sont très importants. À Beyrouth, les gens vivent essentiellement dans les quartiers de leur confession. La possibilité de circulation des personnes est extrêmement réduite avec très peu de transports en commun. De plus, les modes de vie des communautés sont très différents et n'incitent pas à l'échange. Le pays est tribal.

Le pays est éclaté. L'Histoire des guerres, notamment celle de 1975 à 1990, n'a pu être écrite et partagée. Dix-sept livres d'Histoire sont enseignés dans les différentes écoles. À chaque communauté son histoire.

Sans passé, sans futur, le temps présent règne et permet de vivre dans un

*le temps ne se mesure plus
par rapport au corps
le vent se lève
dans un frottement d'automne
il y a toujours du sang
sur certaines routes
et l'amitié perverse de
la mort.*

espace-temps protégé où la vie peut enfin trouver une forme.

À la fin de la guerre, il a fallu reconstruire rapidement, et donc blanchir les criminels de guerre, les actes de guerre, les massacres intracommunautaires, et le silence a pénétré les familles. La méfiance et le déni se sont installés. Une large partie de la population n'a plus aucune confiance dans les dirigeants des partis politiques qui se sont discrédités, soit par leurs actes durant les multiples guerres, soit par la corruption, soit par leur inaction. D'ailleurs, dans ce pays libéral, l'État joue un rôle mineur et a très peu d'influence sur la vie des gens. C'est la loi de la communauté qui prime, d'où ce sentiment de chaos qui persiste. Seule l'armée garde encore une aura.

Cette situation interne explosée et explosive se retrouve malheureusement dans le contexte géopolitique de la région. Tous ces pays, et d'autres bien sûr, jouent avec le Liban. La situation contemporaine avec la guerre en Syrie le montre.

Historiquement, de nombreux peuples et civilisations ont conquis ce territoire. Depuis le XIX^e siècle, le pays subit les colonisations ottomanes, françaises, les guerres civiles, les guerres d'occupation, les attentats, les massacres, la déstabilisation politique. Les systèmes politiques américains, français, anglais, iraniens, qatari, israéliens et saoudiens manipulent les communautés pour déstabiliser le pays. Tout ce beau monde a intérêt au désordre, sauf le peuple libanais.

10 mars

Marche le long de l'autoroute qui borde la mer près d'Antelias. Derrière la huit voies qui relie le sud au nord du pays, il y a les embouteillages et la pollution aux gaz d'échappement. Derrière les *malls*, les magasins de voitures bordent l'autoroute, la plage. Mais une plage où personne n'ose se baigner. L'espace est pollué et rempli de bouteilles en plastique. Je marche sur les galets, une forte odeur de pourri m'emplit les narines. Je traverse des lieux abandonnés où les traces de balles évoquent les combats, des douilles traînent encore au sol. Cette ligne de bord de mer est située entre la Quarantina et Jounieh. Deux lieux connus pour des raisons différentes. Le premier a été un des lieux de tortures et meurtres de palestiniens par

les chrétiens lors de la longue guerre civile. Le second est une ville au nord de Beyrouth où les touristes et surtout les Saoudiens viennent dépenser leur argent, jouer au casino et profiter des escort girls de luxe en très grand nombre, venant essentiellement de l'Est de l'Europe.

Sur cette bordure de terre, située entre une mer non respectée et un flux de voitures, je cherche ces lieux abandonnés où le vide a pris place. Ces sortes de dents creuses dans la ville, ces « jardins clos ». Je franchis un grillage et arrive sur une petite plage de galets bordée de roseaux. Un peu caché, un groupe de jeunes est assis sous les roseaux et semble être dérangé par ma présence. Je passe devant eux en leur souriant. Ils me regardent. À peine éloigné, ils sortent de la végétation, l'un d'eux tient un gros fusil à la main. Il se dirige vers le bord de l'eau. Une forte détonation déchire l'espace. Le jeune homme vise l'horizon. Autour, les quelques pêcheurs présents sur les rochers de la digue ne font même pas attention. Je grimpe par une échelle sur la digue. Une immense dalle de béton fissurée, éclatée en deux, mène à une structure de béton criblée d'impacts de balles.

Un nouveau vestige d'une guerre passée mais toujours présente. Un signe de la modernité. Presque une relique pour certains militants chrétiens. Durant la guerre, ce port servait à recevoir les armes qui étaient distribuées aux miliciens pour continuer le combat. Le quai s'effondre, les fers à béton des murs de protection apparaissent de façon aléatoire, rouillés par la mer. Un jeune fait du roller, les autres pêchent dans cette eau polluée et toujours des bouteilles en plastique.

La structure centrale est gardée par un homme qui en interdit l'accès. C'est lui le chef. Il vit là dans ce vide, dans cette mémoire qu'il tente de faire respecter. Beaucoup d'hommes tentent de retrouver un statut qu'ils possédaient lors des guerres successives et sont aux aguets de cette jouissance.

Prises de vue photographiques.

11 mars

Rendez-vous avec Candice Raymond, toujours au café Rawda. Nous continuons à discuter du projet, de l'Islam, de l'histoire du Liban, des

confessions et aujourd'hui plus particulièrement du mouvement chiite Hezbollah. Sa culture de la religion musulmane me nourrit, précise mon regard et m'empêche d'errer. Elle est d'un apport fondamental au projet, à la compréhension de la situation sociale, politique et religieuse du pays.

Elle me permet de me détacher de la vision occidentale, d'appréhender la complexité de la situation, liée à l'Histoire, aux enjeux géostratégiques de la région, à l'influence des pays environnants. Elle me dresse un passionnant portrait sans lequel peu de choses seraient compréhensibles.

12 mars

Marche en fin d'après-midi sur la côte au nord de Beyrouth. Je marche enveloppé par le texte, par les mots de John Milton, par la figure de ce corps qui traverse ce paradis perdu. Le filtre opère, la perception se modifie, l'environnement géographique et humain se charge d'un *layer* qui construit un voir. Je traverse un quartier quelconque, comme il y en a beaucoup dans cette région. Personne ne marche dans ce pays, sauf les Syriens qui traversent les villes à la recherche d'un travail. Au milieu de ces petites rues envahies par les voitures, des « jardins clos », des espaces de paradis perdu résistent. Je tiens toujours la caméra à la main pour enlever toute ambiguïté avec les personnes rencontrées. De loin, elles peuvent savoir la raison de ma présence. Je filme. Je rentre dans l'un de ces jardins abandonnés qui bordent une maison, elle aussi abandonnée. Après avoir filmé la végétation qui se déploie d'une façon anarchique, un massif de fleurs rouge sang, j'emprunte les escaliers extérieurs de la maison qui me mènent sur un toit terrasse. La perte est là, omniprésente. Je sors de la maison et continue de marcher. Un autre « jardins clos ». Je filme. Une voix m'appelle, « Monsieur ! ». Je continue ma recherche de cadre. La voix féminine insiste. Souvent je ne réponds pas. Mais elle semble vraiment vouloir me rencontrer. Je me retourne et la cherche. Je lève les yeux dans l'immeuble d'où semble provenir cette voix. Je ne vois rien. Mon regard fait le tour de l'espace. Puis au rez-de-chaussée, dans l'obscurité d'une fenêtre, une main, une femme. Elle me fait signe avec un sourire. Je m'approche. Elle porte une robe de chambre verte portant quelques dorures brodées sur une robe rouge. Elle m'invite à prendre un café dans un parfait français. Une fois à l'intérieur, elle me demande ce que je fais ici, dans ce quartier un peu délaissé. Je lui

La ville méditerranéenne nous avait déjà indiqué cette dialectique entre LOGOS et TOPOS entre la pensée et le lieu entre l'éthique et l'esthétique.

explique mon projet. Elle me dit ses souffrances, son désespoir, son échec de vie à Paris, trop cher, pas assez payée, pas assez de travail. Ses enfants s'en sortent un peu mieux, toujours là-bas à essayer de gagner leurs vies. Mais elle n'a pu tenir, elle est retournée au pays. Maintenant elle est seule et se désespère. Sans emploi, sans avenir. Je la filme.

Le soir, je nettoie ma caméra vidéo qui reçoit beaucoup de poussière dans cette ville. J'aime cet outil démocratique qui me procure depuis plus de vingt-cinq ans, une telle liberté en terme de réaction et de production. Dès les années 90, avec l'apparition du format DV, j'ai pu sortir des studios numériques pour éprouver la liberté des espaces et me construire une démarche, une attitude personnelle de création.

Une indépendance. La caméra me promet d'être en vie. Je pense à cette idée reçue, très répandue, que filmer serait utiliser une arme contre, une arme pour extraire, attraper, ramener à soi, l'image recherchée, toujours avec une certaine violence. Cette posture s'est fondée avec une certaine lecture de l'outil d'origine inventée par Étienne-Jules Marey. Un fusil comme premier support pour une caméra. L'analogie est naturellement facile à faire mais je me méfie des évidences. Le fusil peut tuer comme libérer.

En cette fin du XIX^e siècle, Étienne-Jules Marey, en utilisant le fusil comme structure pour construire sa caméra, est pragmatique. Marey se sert de cet outil pour permettre au filmeur de mieux cadrer l'objet de ses désirs. À l'époque, cadrer le mouvement n'était pas chose aisée et pratiquée. Mais surtout, en inversant le sens énergétique de l'outil, Étienne-Jules Marey fait une sorte de *ready-made*, non pas de haut en bas comme Marcel Duchamp l'a fait avec son urinoir, mais en inversant le sens fonctionnel de l'objet, de l'extérieur vers l'intérieur (le corps). Le but est non plus de propulser mais de recevoir le monde, d'accueillir l'autre. Nous ne sommes plus dans l'agression mais dans la réception.

Filmer c'est découvrir, accueillir et récolter. Un autre rapport au monde.

13 mars

Dérive photographique dans Beyrouth.

Toute communauté se rassemble
autour de la mort (le sacrifice)
ou de la perte (la loi). Ses façons
spatiales et architecturales
de consacrer ce manque ont
toujours été l'esthétique des
arrangements, des espacements,
des vides, des creux et des
formes qui les bordent, qui les
habillent, qui les habitent. Nous
touchons le point fondamental
des crises actuelles. Dans
notre monde présent voilà
que dangereusement l'identité
précède l'identification,
l'image/l'objet, le plein/le vide,
le fonctionnel/le symbolique,
la réponse/le questionnement.

Le temps recueille l'espace comme lieu, lui donne en retour son identité énigmatique, secrète.

16 mars

Aujourd'hui je dérive dans Antelias et me retrouve rapidement en bord de mer. Je retourne filmer ce port abandonné, cette structure de béton, les flancs de collines recouverts d'immeubles, l'anarchie de cet urbanisme. Une autre corniche bien différente de celle de Beyrouth, beaucoup plus populaire se construit le long des rochers. À l'un des carrefours, un circuit est improvisé. Un concours de rotation de voitures s'y déroule. Un rituel où les voitures tournent en rond dans un cercle le plus réduit possible afin de produire la plus impressionnante fumée. Dans un son de crissements de pneus, l'homme au volant sourit et tente de maîtriser la voiture. Le bras à la portière, la jeune femme jouit de la situation.

17h. Café Rawda, Beyrouth. Candice Raymond continue son travail de recherche sur des femmes pouvant et voulant bien être interviewées sur la représentation du paradis. Pas facile car il s'agit d'un sujet délicat me dit-elle : « Aujourd'hui parler de religion, même s'il s'agit du paradis, renvoie obligatoirement au politique ». Nous dessinons une sorte de trajectoire, composée de seuils à franchir qui vont être utilisés durant les interviews. Le point de départ en est la mort. Ont-elles peur de la mort, l'ont-elles approchée ? Quel rapport tissent-elles avec elle ? Puis nous dessinons le long chemin emprunté et ses épreuves, pour arriver et jouir du jardin clos, du jardin de tous les délices. Une trajectoire où l'improvisation aura sa place pour Candice Raymond. L'interview se fera principalement en arabe et sans traduction simultanée pour ne pas interrompre la pensée des femmes.

Une liste de noms se constitue. Des dates d'interviews commencent à être envisagées. Mais les hommes n'aiment pas trop laisser leurs femmes seules...

17 mars

Tournage en fin de journée au bord de l'autoroute qui mène à Tripoli. « Le monde est un miroir pour Dieu » nous dit John Milton. Un miroir brisé. Dans *Paradise Lost*, Ève, pour la première fois, au bord d'un lac, découvre surprise une image, sa propre image. « Comme je me baissai pour regarder, juste à l'opposé, une forme apparut dans le cristal de l'eau, se

penchant pour me regarder. Je tressaillis en arrière ; charmée, je revins, bientôt ; charmée, elle revient aussitôt avec des regards de sympathie et d'amour. Mes yeux seraient encore attachés sur cette image, je m'y serai consumée d'un vrai désir ».

Mais le miroir est aussi une utopie puisque c'est un lieu sans lieu. Foucault écrivait que le miroir est également une hétérotopie dans la mesure où le miroir existe réellement. Je suis là tout en étant ailleurs.

Durant cette première phase, j'ai également rencontré et discuté avec de nombreuses personnes, qu'elles soient dans le champ de l'art, du cinéma, du politique ou de l'Histoire. Mais aussi les chauffeurs de taxi qui sont toujours des sources d'informations importantes et les gens croisés dans les rues lors de mes dérivés. Les Libanais sont tous de grands spécialistes de la politique et les problèmes de confessions réapparaissent assez rapidement lors des discussions. Mais tous veulent croire en un Liban unifié et en paix.

18 mars

Arrivée de Julien Gourbeix, cinéaste, fondateur de structures alternatives de production/diffusion de cinéma et artificier. Je vais le chercher à l'aéroport. Il fait chaud, enfin. Ces derniers jours, la pluie était présente et la chaleur absente. C'est le premier invité/participant à mettre les pieds au Liban pour ce projet. Il marche pour la première fois sur le sol libanais. Sur la route qui traverse Beyrouth sud, des poubelles brûlent. Restes d'un affrontement court mais tendu entre deux communautés. Hier soir, deux jeunes chiïtes, déchirés aux drogues, ont provoqué deux imams sunnites, me raconte le chauffeur de taxi : « Vous n'avez pas vu à la télé ? » me dit-il, « Ces idiots ont attaqué ces imams et leur ont rasé la barbe. Alors bien sûr, les sunnites ont voulu se venger et des affrontements ont eu lieu. Heureusement l'armée libanaise est arrivée très vite et a calmé tout le monde ».

C'est avec Julien Gourbeix que nous allons traverser à pied une partie du pays pour investir des espaces et y opérer des performances de feu.

Je suis assez rassuré sur cette idée de feux d'artifice car il s'agit d'une pratique populaire et très répandue. Les Libanais tirent très souvent des feux d'artifice pour de nombreux événements. Bref, tout est prétexte aux feux.

19 mars

Marche d'Antelias à Beyrouth pour faire découvrir à Julien la ville, son chaos, ses quartiers clos, ses collages hermétiques de cultures. Ces différences sociales sont parfois séparées par une simple double voie, par quelques dizaines de mètres. À Jal El Dib, je lui montre un quartier d'artisans où les machines et le travail structurent les rues. Au milieu de ces ateliers, un atelier de fonderie. Je l'avais repéré plusieurs jours auparavant mais personne n'était présent. J'ai voulu y retourner pour le voir en activité.

Filmer ce feu, cette matière en fusion qui dialogue parfaitement avec ma recherche. Ils sont deux à travailler dans la chaleur de la matière en fusion. Le patron et son employé. Un jeune patron qui a repris l'affaire. Je filme sa gestuelle, le feu, la chaleur, la matière qui bout, les couleurs. L'enfer est là.

Puis nous prenons un minibus pour nous rendre dans Beyrouth. La marche reprend. Solidere, quartier construit à la sortie de la guerre civile par Rafic Hariri, pour redonner à la ville une image d'optimisme, de prospérité, de luxe. Vitrine des sunnites voulant concurrencer Dubaï, Solidere est financé en grande partie par l'Arabie Saoudite. Mais ce lieu est un échec. Les appartements sont vides, la spéculation enflamme les prix. Dubaï a gagné. Les Beyrouthins ont perdu, enfin certains. Ce quartier est bordé au nord par une ceinture routière, le Ring. Véritable lame de goudron qui vient séparer les quartiers. La voiture est toujours reine. Les hommes comme les femmes aiment conduire, se montrer au volant d'énormes voitures. Les hommes sont excités de voir leurs femmes au volant de grosses voitures puissantes. Les femmes jouent le jeu. Juste derrière cette lame de goudron, le quartier de Zokak El Blat. Ancien quartier chrétien maintenant abandonné en partie par les riches familles, il est reconquis petit à petit par les populations chiïtes réfugiées pendant la guerre. Le développement de cette communauté se fait grâce à de riches familles chiïtes qui investissent dans l'achat de maisons en décrépitude et construisent à la place des immeubles pour y loger une population chiïte. À l'est du Ring, au pied de la double voie qui mène à l'aéroport, le mouvement chiïte Amal déploie ses drapeaux, ses images de martyrs, le visage de Bachar Al Assad et gère politiquement le quartier. Une forte présence de miliciens en attente du moindre événement occupe les rues. Toute personne étrangère est suspecte. Les regards se font durs et inquisiteurs. Il est impossible de filmer.

Enfin presque. Je réussis à faire quelques images de ce quartier, à filmer Julien dans ces rues. Mais à la fin d'un plan, un jeune homme arrive rapidement avec son scooter. Il s'agit d'un des jeunes miliciens qui tournent toute la journée dans le quartier et sont chargés de signaler tout élément ou évènement perturbateur. Il descend agressivement de son cyclomoteur et me demande pourquoi je filme. Je lui demande qui il est pour me poser une telle question. Il me répond qu'il est de la police et je dois lui montrer les images que je viens de filmer. Je lui réponds calmement qu'il n'est pas de la police mais que je veux bien lui montrer l'image filmée. Il insiste, je suis de la police. Trois hommes arrivés depuis le début de la discussion nous encerclent. Ils observent sans rien dire, le jeune homme les interroge du regard. Je lui réponds à nouveau et calmement qu'il n'est pas de la police et je déploie en même temps l'écran de la caméra pour lui montrer l'image d'un immeuble recouvert de tissus qui protège les habitants de la chaleur, du soleil. Il est déçu et nous demande de quitter rapidement ce quartier et d'aller filmer plus loin.

Un an auparavant, dans ce même quartier, j'avais subi un interrogatoire de trois heures, assis quasi à même le sol, dans une cabane de tôle noire en hommage à Ashura (massacre des chiites perpétué par les Omeyyades).

Ils me prenaient pour un espion israélien. Mais ils finirent par me rendre mes images et mon passeport.

Dans Beyrouth, la tension est maximale dès qu'il s'agit de filmer. Tout est stratégique et une grande tension, parfois justifiée, est présente dans la tête de nombreux habitants.

20 mars

Nous recherchons des feux d'artifice dans la ville afin de réaliser nos performances. Nous allons à Bourj Hammoud, un quartier arménien en périphérie de Beyrouth. C'est là que nous pourrions trouver de la poudre.

Nous y trouvons effectivement un certain nombre de feux d'artifice. Mais pour la plupart, il s'agit de petits feux. J'appelle Eli qui nous indique quelques armuriers situés à Jounieh où nous pourrions trouver de la

poudre noire. « Lorsque vous verrez l'immense statue de la Vierge qui domine la ville, vous serez arrivés ». Nous rentrons dans le premier magasin rempli d'armes à feu, de fusils à gros calibres, de pistolets. Après quelques mots échangés avec le jeune vendeur, nous ressortons un gros sachet de poudre à la main.

21 mars

Nous sommes toujours à la recherche de feux d'artifice un peu plus puissants. Nous discutons avec un chauffeur de taxi qui nous dit savoir où en trouver. Il nous parle de Bourj Hammoud. Nous nous y rendons en espérant découvrir un nouveau lieu mais avec peu d'espoir. Nous laissons faire le hasard. Mais sur le trajet, le chauffeur change d'avis et nous parle d'un lieu où nous pourrions en trouver. Nous lui faisons confiance sans savoir où nous allons. La voiture fait demi-tour. Au bout d'une vingtaine de minutes dans une circulation dense, la voiture se rapproche d'Antelias, ville où nous résidons. Nous sommes maintenant à une centaine de mètres de l'immeuble Solaris. Incroyable. Il tourne à droite, prend une montée et s'arrête devant un grand magasin rempli de produits chinois. A l'intérieur un chaos de produits bas de gamme, jouets, peluches... Une femme nous montre les feux qu'elle possède. Ce sont les mêmes que nous avions. Déçus, nous demandons si elle ne connaît pas un magasin vendant de plus gros feux d'artifice. Elle sourit et nous indique un lieu situé à cinquante mètres en contrebas.

Un petit magasin typique, sombre et surchargé de produits. Un homme en pull bleu derrière son comptoir discute avec un client. Il nous regarde et Julien prend la parole.

- Vous parlez français ?

- Oui bien sûr. Vous cherchez quoi ?

Un peu gêné Julien lui demande s'il possède des feux d'artifice.

- Bien sûr, j'en vends. Mais quelle sorte de feux cherchez-vous ?

- Des boules de 30 ?

- Oui

- Des mèches ?

- Oui. Mais vous êtes des professionnels ? Vous avez des autorisations ?

Nous lui expliquons rapidement notre projet, tirer des feux d'artifice sur le

Ils voudraient par une seule goutte perdre dans un doux oubli leur souffrance et leur malheur.

territoire. Nous voulons faire un film.

Il sourit et demande à Julien s'il possède un diplôme pour faire cela et où il l'a obtenu.

- Oui, j'ai été diplômé en France, en Dordogne dans le village de Fleix.

Le visage du vendeur s'illumine.

- Dans le village de Fleix ... Vous avez été formé chez Bressac...

Incrédule, Julien répond oui.

- Et bien nous avons le même formateur. J'ai moi aussi obtenu mon diplôme à Fleix.

Nous repartons avec tout le nécessaire.

« Tout être parlant cherche dans le temps de sa vie des lieux où le désir et l'inconnu nouent le hasard à l'existence. » Bernard Salignon

Le hasard continue de construire le projet.

22 mars

Nous construisons notre emploi du temps. Dix-huit jours de tournage. Nous ne pourrons pas aller dans tous les lieux pressentis. Nous décidons d'investir uniquement trois lieux. Nous nous poserons et rayonnerons à partir de là. Bcharé, ville chrétienne au Nord de Beyrouth, Beyrouth, et Saïda, ville musulmane du Sud Liban. Sans savoir ce que nous allons y faire. La dérive sera notre véhicule de création. Mettre le corps et l'esprit en mouvement par la marche. En fin d'après-midi, toujours au café Rawda, face à la mer, nous rencontrons Candice. Les personnes se croisent, les idées s'échangent, le projet continue de se construire.

Je commence à avoir une bonne cartographie de la région de Beyrouth après tous ces jours de marche et dérives dans l'espace urbain. L'espace se dessine plus clairement. La géographie me pénètre. Presque tous les soirs, je retrouve Eli, Halim, Corine et leurs amis à Gemmayzeh, au bar l'International. Lieu où la plupart des artistes et intellectuels se réunissent. Ce sont des jeunes artistes qui ont envie d'opérer une rupture avec la génération précédente qui travaille principalement sur la question centrale de la mémoire et sur l'histoire ou plutôt sur l'impossibilité d'écrire une histoire partagée. Eux veulent passer à autre chose, parler de leur quotidien, traiter de sujets plus existentialistes. Leur français est incroyablement riche

Éveillez-vous !
levez-vous !
ou soyez à
jamais tombés !

et précis. Nous sommes en plein cœur du Mashriq et la langue française construit nos échanges, résonne dans l'espace. L'art, le cinéma, les modes de production et la politique sont au centre de nos discussions.

23 mars

Arrivée à Bcharé dans une petite *guest house* nommée Tiger House. Une Éthiopienne nous accueille. Le couple de propriétaires libanais arrive. Nous nous connaissons depuis mes derniers voyages. Rien n'a changé. L'homme passera l'ensemble de son temps allongé sur la banquette, une couverture sur le corps, tel un rocher posé sur la montagne. Impassible. Il pleut et fait plutôt froid pour la saison. Ce village est situé au bout de la faille qui divise la vallée.

C'est là que les premiers chrétiens se sont réfugiés lorsqu'ils furent persécutés par les Romains. Depuis, des monastères troglodytes ont été construits dans les parois, des monastères posés sur le bord de la faille, des monastères dans le fond de la faille. Des monastères partout. Tout est religieux, chrétien (maronites et orthodoxes se partagent l'espace de la vallée). Les croix sont accrochées sur les falaises, devant les maisons, sur la route, partout les sculptures de Saint Charbel et de Saint Elie. Le temps est menaçant. La pluie, les masses de nuages gris permettent aux gloires de Dieu de se former dans le ciel de la vallée. Nous marchons vers le village d'Hadshit qui s'est développé sur le bord, sur la limite de la faille de la Qadisha. Le printemps est presque là. La nature est prête à se libérer de l'hiver. L'énergie est encore canalisée. Les fleurs sont pour bientôt. Nous marchons sur les sentiers. Nous ne savons toujours pas ce que nous allons faire. Nous marchons le sac à dos plein de feux d'artifice et de poudre. Laisser le paysage nous pénétrer, sentir le sol, respirer l'espace. La marche sera le déclencheur. Le travail commence. La question centrale de ce début de tournage est de savoir comment représenter ce personnage de Satan, issu du texte poétique de John Milton. Comme faire dialoguer la mythologie avec le temps présent, avec le corps de Julien qui va investir les espaces, les traverser. Selon la lumière, provoquer, révéler, exalter les lieux avec de petites performances de feu. Trouver le geste juste. Ne pas être dans l'illustration. Ne pas être dans la magie de l'apparition. L'image de ce corps

Je vais poser mes pas solitaires sur
l'abîme sans fond, [...] chercher à
travers l'immense vide, s'il ne serait pas
un lieu prédit [...] un séjour de délices,
placé sur la lisière du ciel, [...] je vous
transporterai, TOI et la MORT [...] vous
volerez silencieusement, sans être vus
dans un doux air embaumé de parfums.
Là, vous serez nourris et repus sans
mesure ; tout sera votre proie.

d'où jaillit le feu, ne doit pas seulement évoquer la tension, la destruction. Le feu est aussi joie, purification et spiritualité. Il nous faut trouver une synchronisation de nos corps en mouvement. C'est la première fois que nous travaillons ensemble sur un tournage. Chacun doit trouver ses repères, son rythme. L'improvisation est centrale, la marche nous y aide. Elle déploie du vide, de l'entre-deux. Elle nous permet d'entrer dans une sorte de transe qui nous inclut dans le paysage et les architectures, dans la situation. Elle nous place dans un espace de conscience décalée où le temps se modifie. La linéarité explose, les temps de Saint Augustin prennent forme. Le filtre *Paradise Lost* opère sur la vision, se place devant notre rapport au monde. Un lieu se révèle, une évidence pour une intervention. Nous marchons toute la journée et c'est au moment où nos corps sont fatigués, où la lumière baisse que souvent le feu jaillit.

24, 25, 26, 27 mars

Nous marchons dans la région, les expériences de feu se développent. Nous prenons la mesure des espaces qui nous entourent. Nous les incluons dans notre narration. Nos corps circulent plus librement. Les performances deviennent de plus en plus spontanées.

Cela fait environ une quinzaine de jours que nous dérivons à l'écoute du paysage, des cultures et des espaces, improvisant sans cesse.

Je commence à mieux appréhender ce que nous sommes en train de faire.

J'écris à Olivier Marboeuf, commissaire d'exposition, artiste et producteur de mes derniers films et installations avec la structure Phantom :

« J'ai filmé ce corps qui marche et dérive dans les espaces urbains et dans le paysage. Satan, ce personnage, devient bien plus un corps qui découvre et traverse ce paradis perdu, qui découvre l'image de la femme dans un roman photo abandonné au sol, qui dérive à la recherche d'Ève. Je l'ai filmé souvent comme une vibration, un tremblement. Parfois le feu jaillit dans l'espace, parfois, Satan en colère frappe le feu. Mais je me détache du personnage de Satan pour le filmer et le faire évoluer dans l'espace car les attributs de cet archange sont bien trop expressionnistes. Il fallait le libérer de ce poids. Le récit me sert de fondation pour pouvoir le filmer

**La Nuit
siège avec
le Chaos.**

*J'ai vu un ciel sans ciel,
un abîme dans un abîme,
une porte,
sur le Rien.*

Le ciel ne sera jamais assez étendu pour contenir l'ombre de cette douleur.

avec une intention. Je pense que les mots de John Milton viendront dans le film pour créer un récit mythologique, un écart temporel avec ce corps d'aujourd'hui. Les mots de Milton sont étonnamment contemporains, la mythologie rejoint le contemporain. La fiction aspire la réalité.

Je pense qu'un récit composé de fragments de *Paradise Lost* en anglais viendra architecturer la narration. D'autres fragments littéraires notamment la poétesse Etel Adnan seront associés à ces mots pour créer des couches de langage.

Mais je suis rassuré sur le fait d'utiliser du feu et des feux d'artifice au Liban car il s'agit vraiment de pratiques ancrées dans une culture. On peut d'ailleurs souvent les entendre.

Parfois avec nos performances de feux, nous dialoguons avec la destruction, la guerre mais parfois avec la fête, la poésie.

Nous sommes sur un fil tendu, en équilibre.

À Bcharé, au nord du Liban, région essentiellement chrétienne, le temps nous a aidés. Grêle, neige, brouillard et bien sûr soleil se sont alternés permettant de créer des images qui correspondent à l'état et à l'âme de ce personnage.

Le feu s'est imposé dans cette région. Nous avons beaucoup marché, pratiqué la perte de repères.

C'est notre mode de production. Mettre nos corps en mouvement et les actes, les images apparaissaient. C'est le mouvement de nos corps qui est le déclencheur. »

28 mars

Retour à Beyrouth dans la matinée et départ dans la soirée pour Saïda, ville du Sud Liban où vit Candice Raymond. La nuit tombée, nous décidons d'aller effectuer nos premières performances de feu dans cette ville. La mer, les rochers. Les vagues viennent heurter les blocs de pierre disposés en guise de protection. Deux hommes pêchent. Je fais le portrait de l'un d'eux dans la nuit. Le blanc de l'écume jaillit en arrière-plan dans l'obscurité.

rité. Un peu plus loin, Julien commence à appréhender l'espace, et le feu dessine une ligne sur une petite architecture imbriquée dans les rochers. Une vague, plus puissante que les autres, frappe les rochers, déborde l'habituée limite et vient me recouvrir. Maintenant monté sur cette petite architecture pour y placer un feu, je continue de le filmer. L'optique est pleine d'eau créant des diffractions poétiques. Je joue avec.

29 mars

Marche dans le labyrinthe de la vieille ville de Saïda. Un mariage palestinien surgit des ruelles, des musiciens vêtus de blanc entourent les mariés et jouent une musique très rythmée. Arrivés sur l'une des places de la vieille ville, des feux d'artifice et pétards explosent pour fêter cette union.

Je les précède en filmant et nous arrivons le long de la corniche, le long de cette fameuse plage qui fait parler d'elle. Toute la Méditerranée se plaint de la pollution générée par l'immense décharge située au bord de la mer. Une montagne d'ordures à ciel ouvert, recouverte parfois de terre, envoie ses déchets dans la mer et sur les plages de la ville. Pas un mètre carré n'échappe à cette pollution. Nous quittons le bord de mer pour nous diriger vers la mosquée que Rafic Hariri avait faite construire pour sa ville. Les deux confessions majoritaires sont les sunnites et les chiïtes. Les dernières élections ont donné la victoire aux chiïtes. Pour la première fois depuis très longtemps, les sunnites ont perdu la ville. Un peu plus loin, les signes de la guerre en Syrie sont présents. Dans un immeuble en construction de plusieurs étages, des hommes, des femmes et des enfants tentent de survivre. Ils ont construit des cloisons de briques et reproduisent la même organisation que dans leurs villages natals. Ils sont Syriens et sont originaires de deux villages voisins. Je ne filme pas. Nous continuons notre marche. Derrière de magnifiques eucalyptus, de petits bars se sont improvisés au bord de la rivière. Des hommes font passer un fil de fer sur la structure en acier qui servira de tonnelle lorsque la végétation aura poussé. Un des jeunes hommes s'approche. Nous buvons un café. Il est lui aussi Syrien. Il a dû quitter son pays car sa situation personnelle était devenue trop dangereuse. Son frère venait de se faire tuer. Lui est journaliste sportif. Pour l'instant, il cherche du travail au Liban avant de pouvoir retourner se battre. Je filme.

La marche continue et nous rentrons un peu plus dans la vallée. Le jour commence à baisser, le feu a maintenant sa place. Au bout de la route, un temple. Le temple d'Eshmoun, dieu phénicien de la guérison. Le lieu est devenu un immense champ de bosquets de pâquerettes jaunes. Quelques pierres anciennes émergent de la couleur, laissant dessiner une possible vision du temple. Les vestiges sont enfouis sous la couleur. Le jardin est clos, les fleurs sont belles et hautes. À la tombée de la nuit, je filme Julien en train de se perdre dans la couleur. Un peu plus tard, des flashes d'étincelles jaillissent du noir et viennent faire apparaître les traces de mosaïques qui tentent de résister au temps.

La nuit est maintenant là. Je rentre en filmant le noir, les phares des voitures, le paysage dans l'obscurité. L'improvisation n'a de cesse. Julien enflamme un cube de matière qu'il tient dans la main, le jette au sol. Nous ne nous prévenons même plus. Nous vivons nos expériences, à moi de savoir les capter.

À l'approche de la ville, dans la nuit, je filme ce corps qui retrouve les lumières artificielles. Je le filme comme une vibration, un corps qui fait trembler l'espace qu'il traverse. Le chaos est là. Ce n'est pas la première fois que je le filme de la sorte.

Saïda, ville plutôt paisible jusqu'alors, connaît elle aussi des troubles. Quinze jours auparavant, un imam salafiste, Ahmad El Assir, essaie de se faire une réputation. Il décide de montrer sa puissance aux yeux des chiïtes du Hezbollah. Il descend avec quatre cents hommes en armes dans les rues de la ville pour affirmer son pouvoir. La guerre en Syrie n'est pas loin non plus. Il demande le départ des hommes du Hezbollah anciennement établi dans ce quartier d'Aabra (au nord de la ville de Saïda) qu'il déclare être devenu depuis peu son quartier. Les tensions entre les communautés sont très présentes.

Mais la ville de Saïda est bien plus forte que ces conflits. Le soir, au bord du port, la musique emplit l'espace. À l'entrée du restaurant, un couple de jeunes mariés attend le départ des feux d'artifice pour s'annoncer devant les convives. Plus loin, un autre mariage, bien plus populaire. La musique sature les enceintes. La fumée crée une ambiance diffuse et froide avec la dureté de la lumière des néons. Les miroirs de la salle éclatent les images des corps qui dansent, mangent et fument. Nous nous approchons de la

porte d'entrée. Un homme nous repère et sans rien nous demander nous invite à danser et à partager le gâteau. L'ambiance est suffocante avec toute la fumée des narguilés. Je filme ces femmes et ces hommes qui dansent, la joie est présente. À nouveau, un feu d'artifice jaillit, mais cette fois-ci du gâteau.

Dans la journée, nous rencontrons Candice. Elle a réussi à constituer un ensemble intéressant de femmes à interviewer. Six à sept femmes sont d'accord pour parler devant la caméra, seules, sans leurs hommes. Elles sont de confessions différentes et apporteront, nous l'espérons, des visions singulières et complémentaires de leurs relations à la mort et au paradis.

30 mars

Ce matin, dans la petite bibliothèque de la *guest house* où nous dormons, Julien découvre un livre de textes de Lénine en français et notamment certains textes qu'il a écrit sur le cinéma.

Nous commençons notre marche. Rapidement, le concept de psychogéographie nous conduit vers le nord de la ville, vers les collines qui dominent la vieille ville et la mer. Nous grimpons, des portraits d'hommes politiques flottent dans la chaleur, quelques fresques peintes sur les murs montrant une femme en robe de mariée enchaînée, des slogans de paix et plus loin nous nous arrêtons pour regarder de jeunes footballeurs s'entraîner dans un stade de football. Il y a de l'ombre et nous nous reposons. La température est très élevée aujourd'hui. Plus loin un quartier d'artisans. Nous décidons de continuer de monter pour échapper un peu à la ville. Le long de la route, sur la gauche, un champ d'oliviers. Les oliviers tiennent chez moi une place très importante dans la construction de mon imaginaire. J'ai passé mon enfance à jouer dans une forêt d'oliviers sauvages hauts d'une dizaine de mètres qui dominaient la mer, l'horizon. Oliviers que je n'ai cessé de grimper, de caresser, de regarder.

Nous pénétrons dans ce champ, contraints entre deux ensembles de barres d'immeubles modernes. L'espace est assez grand et on se sent isolé du reste. La terre est grise, la même couleur que dans mon enfance.

La psychogéographie joue son rôle. Julien me propose de faire quelque chose dans cet espace qui semble me toucher. Nous décidons de faire une intervention. Nous choisissons un arbre et nous dessinons un carré autour de cet arbre. Le carré était la forme que dessinait l'oracle dans le ciel avec une torche de feu afin de savoir si l'énergie du lieu était propice à la construction d'une ville. Si l'espace défini par le feu « tombé au sol », c'est-à-dire si le ciel venait à toucher la terre, alors l'énergie était positive et la ville pouvait naître. Une fois le carré dessiné, Julien le remplit de poudre noire que nous avons récupérée lors de nos achats dans ce magasin d'Antelias. Nous nous hâtons car nous sommes quand même au beau milieu d'espaces habités. Il déclenche le feu, je filme. Émouvant. La poudre noire enflammée crée un déchirement dans l'image et le son. Nous représentons la tension. À la fin de la performance, un nuage de fumée blanche s'élève des branches de l'arbre et sort du champ. Il faut se dépêcher. Nous ramassons nos affaires.

Trop tard, deux hommes arrivent en courant et nous ordonnent de les suivre. Nous sortons du champ d'oliviers et arrivons au pied d'un immeuble moderne, le nuage toujours présent dans le ciel arrive maintenant sur l'immeuble. Au rez-de-chaussée, un parking ouvert sur la vallée. Au bout, un canapé avec un vieil homme assis, seul. Les hommes nous y conduisent, d'autres jeunes et moins jeunes arrivent en même temps autour de nous.

La « discussion » commence comme d'habitude par des mots de gentillesse, de bienséance en nous offrant un Nescafé. C'est un signe que l'interrogatoire va être tendu. Nous ne savons pas à qui nous avons affaire. La tension est grande. J'ai peur pour mes images, peur qu'ils ne veuillent les effacer. Tout le travail d'une journée partirait en fumée.

Les mêmes questions vont se répéter durant plusieurs heures. Qui êtes-vous ? Pourquoi étiez-vous dans ce champ ? Où avez-vous trouvé de la poudre ? Pourquoi ces feux ? Le vieil homme s'énerve devant nos réponses assez décalées. Nous sommes artistes, nous faisons un film poétique en effectuant des performances de feu dans le territoire et nous ne savons pas où nous sommes. Le concept de dérive et de psychogéographie a, naturellement, beaucoup de mal à être perçu. De plus, ne parlant ni le français, ni l'anglais, la discussion avec le vieil homme se fait en italien car il a vécu de nombreuses années en Italie. Le ton devient de plus en plus

agressif et tout au long de nos échanges, il passe des coups de fil. À qui ?

Le vieil homme n'arrête pas de nous demander si nous savons où nous sommes ? Nous lui répétons que nous savons que nous sommes près d'Aabra mais nous ne savons pas précisément où nous sommes. Il ne nous croit pas. Excédé, il commence à nous décrire la situation particulière de ce lieu. Nous sommes tout près du quartier tenu par le chef salafiste Ahmad El Assir. J'en déduis qu'il fait partie du mouvement du Hezbollah qui lutte contre cet extrémiste. Nous prenons conscience de la gravité de la localisation. La tension s'intensifie. Il continue à passer des coups de fil pendant qu'un jeune arrive avec son ordinateur pour vérifier sur le net si nous étions bien des artistes.

Je lui donne l'adresse de mon site mais la connexion est trop mauvaise et rien ne s'affiche. À qui continue-t-il de téléphoner ? On boit à nouveau du Nescafé. La réponse arrive au bout d'un long moment. Un 4x4 se gare devant l'entrée du parking, trois hommes très, très costauds en sortent et s'approchent. À nouveau les mêmes questions, la même incrédulité envers nos réponses. Le plus costaud d'entre eux me demande de lui montrer les images. Il ne faut pas qu'il voie certaines images tournées avant cette performance car il y verrait des portraits d'hommes politiques dans les rues de Saïda. Je ne voudrais pas qu'il se méprenne et pense que nous faisons un film politique. Je réfléchis rapidement et compte le nombre de fichiers à partir duquel je peux remonter afin de ne lui montrer que les images du champ d'oliviers. La situation est assez tendue pour ne pas la compliquer. Nous restons le plus calme possible. Je commence à lui montrer des images. Ouf, je suis au bon endroit dans les fichiers. Un plan large de situation du champ s'affiche sur l'écran, quelques plans de détails suivent. Il me demande de continuer. Je m'approche du plan où le feu tourne autour de l'arbre. Je ne veux pas qu'il le voie. Un nouveau plan est en lecture. Je m'aperçois que je suis en train de filmer Julien préparant la performance en plan large. Pour l'instant, ils ne voient pas trop ce qui se trame, puis malheureusement je m'approche dans le plan pour décrire plus précisément ce qu'il est en train de faire. Gros plan sur la main vidant le sac de poudre noire dans la trace creusée dans la terre.

Qu'est-ce que c'est ça ? Désignant du doigt la poudre noire qui coule dans la rigole. Le ton monte. Il devient encore plus agressif, il continue de désigner la poudre noire, poudre utilisée dans les armes. L'interrogatoire dure

Qui peut
croire ?
encore ?

Le hasard, mais le
hasard seul peut me
conduire là où je
rencontrerai quelque
esprit du ciel,

maintenant depuis plusieurs heures et je ne vois pas comment nous allons nous en sortir, je suis assez pessimiste sur la conservation des images tournées. Julien en guise de réponse à la provenance de la poudre noire, sort de son sac, encore un petit feu d'artifice. Il le montre à tout le monde et sans parler il l'ouvre en deux pour en faire sortir une poudre. Bien sûr il ne s'agit pas du tout de la même poudre mais l'effet marche. Un homme s'empare du feu d'artifice ouvert en deux et y met le feu. Nous avons peur pour lui car le feu d'artifice peut exploser et abîmer sa main. Julien le lui prend des mains et le jette par delà la terrasse. Il explose en contrebas. Tout le monde rigole. Et par une sorte de miracle, la tension chute. Ils discutent entre eux. Le trait d'esprit de Julien transforme la situation. Je pense qu'ils comprennent enfin que nous sommes de pauvres artistes perdus et pas dangereux. Nous changeons progressivement le cadre de la discussion. Nous parlons de notre désir d'aller visiter le musée du Hezbollah à Mleeta, dans le Sud Liban. Le Hezbollah y a construit et scénographié son musée sur la défaite d'Israël. Le vieil homme nous propose d'aller le visiter ensemble et désire nous raccompagner. Nous montons dans le coffre de sa voiture. La nuit est là. Le vieil homme nous laisse sur la grande avenue d'Aabra.

Nous nous retrouvons, Julien et moi, tous les deux assis sur le trottoir, un peu fatigués, une bouteille de bière à la main que nous avons trouvée dans un magasin tenu par un chrétien. Fatigués mais quand même ravis d'avoir pu faire comprendre le concept de dérive, de psychogéographie à des militants du Hezbollah.

31 mars

Arrivée de Sara Millot, cinéaste, au Liban pour incarner le personnage d'Ève dans le film. Nous nous retrouvons tous à Saïda. En début de matinée nous partons avec Candice dans le Sud Liban pour visiter le musée du Hezbollah à Mleeta et nous poursuivons jusqu'à un village qui borde la frontière. Ici, en une nuit, les Israéliens ont construit un mur qui vient séparer mais aussi agresser le peuple de ce village libanais. La Finul est présente avec ses engins blancs. Pour apaiser l'agression de ce mur qui les coupe de la vallée, qui obstrue la vision sur la vallée, le gouvernement iranien a financé un ensemble de jeux pour enfants placés devant ce mur de béton où la Finul veille, le sourire aux lèvres. À chaque fois qu'un véhicule

L'infini pèse sur le corps et la mer est d'un marbre perfide.

de la Finul passe, le conducteur nous adresse un large sourire marketing.

Le soir nous sommes de retour à Saïda. En hommage à cette magnifique ville et à ses habitants, nous décidons de finir les feux d'artifice que nous avons dans le sac.

Minuit, nous nous rendons sur la corniche où les habitants se promènent en mangeant des cocktails de fruits et des glaces. Nous marchons sur la plage. Nous décidons que ce sera le lieu d'où partiront les seize feux d'artifice.

Julien fait les préparatifs, il trace une ligne de feu qui allumera l'ensemble des feux plantés dans le sable. La mer est calme. La ligne s'enflamme et les feux éclatent dans le ciel étoilé de Saïda. Surpris, les gens regardent le spectacle.

Nous partons assez rapidement après ce jaillissement de lumières et nous nous asseyons sur le sable un peu plus loin. Soudain, une voiture de l'armée libanaise arrive et descend sur la plage, projecteur allumé. Ils cherchent. Nous restons tranquilles, nullement concernés par ce qui est en train de se passer. La jeep fait le tour de la plage, revient vers nous et remonte sur la promenade goudronnée pour disparaître.

L'hommage à Saïda est réussi.

1^{er} avril

Nous sommes, Sara Millot, Julien Gourbeix et moi à Beyrouth.

Je retourne dans un hôtel assez particulier que j'avais découvert par hasard lors de mon premier séjour à Beyrouth. Sur les dix étages consacrés à l'hôtel, seul trois sont encore en l'état, les 6^e, 8^e et 9^e étages. Tout le reste de l'hôtel est détruit ou en état d'abandon. Il s'agit de l'hôtel Beau Rivage. Un hôtel qui possède une longue et pesante histoire, notamment durant l'occupation syrienne. C'était l'un des nombreux lieux où l'armée syrienne emprisonnait les miliciens chrétiens et les torturait. Maintenant, cet hôtel subit sa réputation bien que le veilleur de nuit se défende de cette

Il^s vivent néanmoins entre eux
dans la haine, l'inimitié les
querelles. Ils se font des guerres
cruelles et dévastent la terre pour
se détruire les uns les autres,
comme si l'homme n'avait pas
assez d'ennemis infernaux qui jour
et nuit veillent à sa destruction.

histoire en la niant. Mais les stigmates restent dans la tête des habitants de Beyrouth. Dans cette ville, presque tous les lieux sont chargés d'une terrible histoire, après quinze ans de guerre civile et trente ans de présence et d'occupation syrienne. Même la mer ne peut être regardée sans penser aux corps jetés vivants, attachés à des blocs de béton.

L'état des chambres disponibles est assez délabré, pas d'eau dans la salle de bain, tapisserie déchirée, rideaux noirs de poussière... Mais nous y dormirons deux nuits afin de pouvoir y travailler librement.

Seule la poésie peut se glisser dans ces lieux. Nous les explorons, les étages, les sous-sols.

Dans cette exploration, Sara découvre une ancienne et grande salle de bal, désuète, avec un sol en marbre brillant, des piliers recouverts de miroirs, de grandes tentures bleues et des rideaux translucides, des sculptures d'animaux posées à même le sol. Tout se reflète.

Le vide.

Sur le mur d'entrée de cette salle figure un nom : « Le Paradis ».

Le lieu est parfait pour tourner la scène où Ève est fascinée par son image. Je la filme circulant dans cet espace et petit à petit Ève se découvre dans ces miroirs.

Sara improvise, appréhende l'espace. Son corps y circule, empli de douceur mais aussi de méfiance. Elle prend la mesure du lieu. Découvre les miroirs et leurs reflets. Elle observe l'image reflétée. Mais autour, le corps de Satan rode, circule dans cet espace de l'apparence. L'improvisation joue, les corps circulent librement, à moi de les capter. Une chorégraphie improvisée se déroule. Satan décide de s'approcher d'Ève. La rencontre n'était pas prévue. Mais ces corps se trouvent, se rejettent, s'attirent en même temps. Il faut laisser faire. La rencontre a lieu. Je découvre en même temps que je filme. Concentration maximale car rien ne sera à nouveau tourné. Ce qui est fait, est fait. Aucune prise ne sera rejouée.

2 avril

Dans le noir du sous-sol de l'hôtel, je filme Satan, seul, perdu dans le noir. Un espace étrange que je révèle à l'aide d'une petite lumière provenant de mon téléphone. Une tapisserie au pochoir composée de fleurs rouges sanguines, presque comme des éclats de sang, recouvre les murs. Comme un vestige, un moteur de bateau est posé sur la moquette rouge, des tableaux naïfs sont accrochés aux murs représentant la ville de Beyrouth dans les années cinquante, quelques bas-reliefs égyptiens, un rideau en feutre rouge et au pied, une chaise où est assis Satan.

Un peu plus tard, je filme une autre scène dans cette obscurité. L'apparition d'Ève dans le film. Satan en sera le vecteur avec son feu. C'est lui qui va la révéler, la faire sortir du noir. Il tourne autour de ce corps perdu dans le noir. Par de petites explosions de feu, il révèle le corps et la présence d'Ève. Des fragments apparaissent dans le noir. Du noir naît la lumière.

Une fois ces différentes scènes improvisées et filmées, nous sortons au grand jour. Nous reprenons notre principe de marche comme déclencheur. Mais la lumière était étrange ce jour là. Une lumière que l'on voit rarement à Beyrouth. Un gris recouvre la ville, une brume enveloppe les architectures, les faisant quasi disparaître. Une étrange sensation nous envahit. Beyrouth est en train de disparaître. La mer et le ciel se confondent.

Peu de gens se promènent sur la nouvelle corniche construite en béton. Julien Gourbeix traverse ces espaces urbains vides et je le filme.

La marche à trois continue. Nous arrivons en contrebas du quartier Solidere. Des centaines de brise-lames sont entreposés sur trois étages, constituant ainsi une architecture assez impressionnante. Un espace sans issue, sans fin, un labyrinthe de béton où Julien et Sara pourront évoluer. Les corps se mettent en mouvement. L'un (Satan) à la recherche d'une issue, de l'autre (Ève). L'autre évitant le corps de l'un. Une nouvelle chorégraphie improvisée se déroule devant moi. Dans cet espace composé d'étoiles de béton gris, je filme en plan séquence cette circulation des corps.

3 avril

Départ de Julien et Sara. Nous improvisons un dernier feu d'artifice... dans l'hôtel Beau Rivage. À trois heures du matin, au dixième et dernier étage.

5 avril

Saïda. Les interviews avec Candice Raymond commencent. Le processus de création d'images se transforme. Le déplacement de mon corps, le hasard, l'improvisation, tous ces éléments qui fabriquent mes images ne sont plus opérants. Il faut que je trouve ma place. Les interviews se feront en arabe et sans traduction simultanée pour permettre aux femmes d'être plus libres de leurs paroles et de ne pas hacher la circulation de la pensée dans la représentation de ces espaces éthérés.

Nous traçons une trajectoire, une traversée qui débute de notre relation à la mort jusqu'au moment libérateur et jouissif de l'entrée au paradis. Quelles sont les étapes ? Comment les vivent-elles ? Comment se représentent-elles ces espaces traversés.

Tout cela demande de la confiance. Candice réussit à merveille.

La série commence par Batoul H., une femme vivant à Saïda qui a bien voulu, pour continuer l'interview, accueillir chez elle trois autres femmes, de trois confessions différentes, Mona A., Milady K. et Darine A. Je tiens la caméra à la main pour garder un lien avec ce qui se passe, pas de trépied.

L'échange entre chrétiennes et musulmanes durera deux heures. Une écoute, des différences, une difficulté à représenter le paradis. Aucune de ces femmes n'avaient pensé au préalable à s'imaginer dans ce lieu idéal, dans ce lieu qui les accueillera pour l'éternité. Nos questions les déstabilisent.

C'est dans la traversée des espaces pour arriver au paradis que les femmes sont les plus à l'aise et imaginatives.

6 avril

Une nouvelle interview est à l'ordre du jour. Toujours à Saïda. Cette fois-ci nous allons voir Zilda H. qui vit dans une petite maison au milieu d'immeubles populaires. Une longue, très longue interview en découlera. Zilda aime parler et surtout de religion. Elle commence par un rapport à la mort très poignant. Elle nous raconte son expérience qui lui a fait côtoyer la mort de près. Pour filmer, je me place à côté. C'est-à-dire que le parti pris de réalisation est de montrer que la discussion s'opère uniquement entre ces deux femmes, que j'en suis en quelque sorte exclu. Exclu par le fait d'être un homme et par mon incompréhension de la langue. Aucune fausse adresse aux spectateurs n'est recherchée. Après deux heures, l'interview s'interrompt car Zilda doit aller prier et s'occuper de sa mère. Nous prenons rendez-vous pour la suite de l'interview.

Dans la voiture, nous faisons le point avec Candice. Le soir, je rentre en minibus à Antelias.

9 avril

Candice me fait rencontrer Carina S. pour une nouvelle interview. Carina est une jeune femme musulmane qui a quitté Beyrouth pour vivre à la montagne, dans le Chouf. Les nuages envahissent la vallée, il pleut et la température est basse. Je suis impressionné par la foi de cette jeune femme qui apprend à tirer à la mitraillette pour se protéger des voleurs.

Elle me raconte son apprentissage de la mort. « Ma mère voulait se rendre en Iran pour un pèlerinage. Je lui ai demandé de me rapporter un linceul. En Iran, le linceul est en soie blanche avec une ou deux sourates peintes à l'encre de safran. C'est un objet magnifique. Et un soir, j'ai décidé de le porter pour dormir, pour m'habituer au vêtement, à la mort. Mon mari a eu peur. Il a refusé de le voir. Je lui ai dit que j'allais dormir avec, je voulais essayer pour savoir, sentir. Je l'ai essayé une nuit de vendredi après avoir fait mes ablutions. Je n'ai pas eu peur. C'était serein. »

Durant cette transe, elle s'approche de Dieu dans son habit de soie, elle quitte momentanément ce monde sali pour la proximité de Dieu. L'émo-

tion est grande. Depuis cette première expérience, d'autres se sont répétées. Toujours avec le même bonheur. Maintenant la mort l'habite un peu.

« Quand tu dors avec, dans ta solitude, quand tu goûtes ta mort, c'est une expérience que je conseille à tout le monde. C'est une expérience qui t'enrichit beaucoup plus que de porter une robe de soirée. »

12 avril

Arrivée du philosophe Bernard Salignon à Beyrouth. Bernard Salignon est un philosophe attaché à la Méditerranée. Je suis impatient d'aller l'accueillir. Il est accompagné de Catherine Gfeller, artiste plasticienne. Nous ne nous connaissons pas vraiment avec Bernard Salignon. C'est la première fois que nous allons passer cinq jours ensemble.

Auparavant, la découverte dans ses écrits de regards communs sur la ville, sur l'être-ensemble dans les espaces publics et cette phrase : « Tout être parlant cherche dans le temps de sa vie des lieux où le désir et l'inconnu nouent le hasard à l'existence. »

Puis une première rencontre de quelques heures lors d'une marche où le philosophe parlait sur, parlait à côté, d'œuvres de Land Art disposées dans la nature vers Aix-en-Provence et une après-midi à débattre, à partager des points de vue sur des combats communs.

Nous avons peu de jours de tournage. Trois. Une première journée d'immersion où nous marchons dans les rues de Beyrouth pour appréhender les lieux, le chaos, les difficultés, la lumière. Catherine Gfeller nous suit.

Nous discutons de la marche à suivre pour le tournage. Aucune contrainte, un désir partagé de liberté.

Mon désir est de placer le philosophe dans certains lieux pour qu'il les éprouve et pour qu'il nous transmette, en direct, dans une improvisation de la pensée, sa vision, sa réflexion sur des mots tels que l'horizon, le paradis (perdu), le pont et le seuil. Ces mots structurent la traversée qu'empruntent les femmes dans la représentation du paradis. Je le filmerai en plan séquence et circulerai dans le paysage, à l'écoute, attentif à l'émergence de ces mots.

Tout être parlant cherche dans le temps de sa vie des lieux où le désir et l'inconnu nouent le hasard à l'existence.

13 avril

Pour les deux premiers mots que sont l'horizon et le paradis, j'emène Bernard Salignon au bord de l'eau, dans un endroit peu connu que Candice Raymond m'a fait découvrir. En contrebas de La Corniche, tout au bout, deux petits bars tenus par des Syriens se sont imbriqués dans les rochers de manière illégale. L'endroit est magnifique, quelques chaises en plastique et l'horizon face à nous. Nous buvons un café, fumons une cigarette. Le soleil est présent, la mer douce glisse sur les roches sans bruit. L'improvisation, la construction d'une traversée poétique commence. Eli S. est présent pour m'aider à capter la parole du philosophe. Il s'assoit en arrière de la scène, au soleil. Le clap effectué, il déclenche l'enregistrement.

Bernard Salignon :

« On pourrait peut-être dire que l'horizon serait, sera, ou a été cette porte à la fois ouverte et impossible à franchir du paradis. Le paradis pourrait se situer dans une des optiques potentielles, de l'autre côté du monde, de l'autre côté de l'horizon puisque l'horizon nous montre et nous cache en même temps l'autre côté du monde ou le monde de l'autre côté... L'horizon est le trait d'union entre le ciel et la terre et leur point de désunion. C'est l'endroit où en se rejoignant, ils se différencient. C'est quand même paradoxal que la séparation est unifiante ou que l'union est séparatrice.

Le paradis est la somme des objets que nous avons perdus, la somme des idées que nous avons perdues, la somme des désirs que nous avons perdus. Le paradis serait une reconstruction mytho-poétique qui viendrait enrober tous ces objets perdus. Le paradis est ce quelque chose que les hommes ont construit, imaginé pour que quelque chose accueille et organise l'ensemble de nos propres pertes, l'ensemble de notre finitude...

De cet infini, nous en voyons les limites illimitées et la potentialité ouverte d'un temps à venir, d'un temps futur ou d'un temps, plus proche du paradis, d'un temps hors temps, d'un temps qui aurait échappé à notre propre mesure de la finitude, de notre perte et de notre vécu physique dans le monde qui est toujours marqué de la naissance de la mort. L'horizon nous précède. »

Marcher, c'est déplier l'espace.

14 avril

Bourj Hammoud, un quartier arménien, populaire que j'apprécie beaucoup. J'aime aller marcher dans ces rues. Des rues étroites, une architecture voilée, une vie permanente, un espace public investi qui permet d'être ensemble.

Après quelques heures de dérive, de marche sous le béton de ces ponts routiers qui éclatent le quartier en deux, nous nous rendons sur le prochain lieu de tournage. Un nœud autoroutier à la sortie de Beyrouth, sur l'autoroute qui mène à Tripoli, au Nord du pays. Là, les voitures emplissent l'espace de leurs bruits et de leurs vitesses. Bordant ces axes routiers qui s'entremêlent, tout au bord de la bretelle d'accès, un petit bar improvisé. Tenu par un Syrien, ce lieu est improbable. Assis sur des chaises en plastique blanc, nous buvons notre café au pied de l'autoroute, de ce flux incessant, enveloppés par cette masse sonore. J'aime ce lieu. Je m'y arrête presque tous les jours, soit à mon retour de marche, soit le matin pour commencer la journée. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Sûrement pour le sourire de l'homme qui me sert le café, sûrement parce que ce lieu parle de la folie de l'Homme, de la voiture à Beyrouth, parle du chaos, de la vitesse. Une belle métaphore de Beyrouth. Nous sommes tous les trois sur place. Eli règle les niveaux. Difficile de récolter cette parole avec le bruit des voitures qui filent on ne sait où. Je lui demande de parler sur la notion de *pont*, l'une des figures importantes en psychanalyse.

C'est un élément central dans la figure du *purgatoire* ou *barzakh*. Cette figure, représentée par un fil ou un cheveu dans l'islam, permet d'atteindre le paradis si nous nous sommes bien comportés dans notre vie. Mais si notre comportement n'a pas été vertueux, nous tomberons dans l'enfer en franchissant ce pont. Le pont est aussi une architecture stratégique lors d'une guerre. En 2006, les Israéliens ont bombardé deux cent six ponts à Beyrouth et dans sa région.

Bernard Salignon doit lutter contre ce puissant bruit, contre le flux, contre la vitesse. Après un moment d'adaptation nécessaire, il se lance. Le temps de la pensée contre le flux. Il me parle de cette idée du *pont*, de ces voitures qui ne viennent de nulle part et qui ne vont nulle part, de ce temps sans passé ni futur qui s'affiche à lui, devant nous. Il parle fort, une voiture de police passe à nos pieds sirène à fond. Il s'arrête puis reprend pour enchaîner sur une histoire impossible à écrire. Cet élément est indispensable

à la compréhension de la situation au Liban. L'un des grands problèmes, outre la séparation des confessions, est l'impossibilité d'écrire une Histoire commune, mettant à jour la fragmentation de la société et rendant par là même, une impossible unité politique et sociale.

Bernard Salignon termine par ces mots :

« On ne peut pas écrire l'Histoire puisque l'Histoire ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Elle fuit comme si elle voulait s'effacer au moment où elle se produit.

Et ces *ponts* sont le dernier avatar de l'effacement, peut-être une métaphore du dernier Homme ou d'un dernier temps qui serait le temps du déclin. Et là, on n'est pas. Il n'y a pas de *stare*, c'est-à-dire il n'y a pas de possibilité comme le pont de devenir pont, c'est-à-dire fixe, et paradoxalement rien ne nous permet de nous arrêter pour contempler l'Histoire en train de se faire.

Là, personne ne fait l'Histoire, personne ne la contemple et il n'y a plus d'Histoire. C'est une catastrophe de l'Histoire résumée ici. »

15 avril

Le dernier jour de tournage se situe dans le nord du pays. Eli nous conduit dans un village qui se nomme Edhen.

Après plusieurs heures de route, nous arrivons à Edhen. Ce village est situé au début de la vallée qui mène à Bcharé. Nous montons sur le sommet de la colline dominée par la blancheur d'une sculpture de la Vierge. Ce point de vue nous permet de découvrir la vallée qui se déplie jusqu'à Tripoli, jusqu'à la mer. Il s'assoit sur un muret, la tête dans les nuages. Il nous parle de la notion de *seuil*, toujours dans une circulation improvisée des idées, du récit.

Il commence : « Parler sur le *seuil* a été pour moi, initialement, prendre le pas d'un autre. Le seuil vient de *soleal*, de *sol*, mais qui ne signifie pas le sol mais qui signifie, la *pantoufle*, le fait d'avancer et de déplier entre les jambes toujours, un seuil. Car marcher c'est déplier cet espace entre les jambes qui fait seuil. Il y a toujours quand je marche, un pied immobile et un autre

qui avance et c'est peut-être dans cet art écartant ou dans cette différence rythmant que le pas se construit, se constitue, comme seuil. Marcher c'est aller de seuil en seuil et emmener avec soi le seuil, le déplacer. L'écriture comme la parole disent quelque chose du seuil... »

L'enregistrement terminé, nous allons également marcher dans la vallée de la Qadisha, dans les mêmes espaces que nous avons traversés avec Julien Gourbeix lors des premières semaines de tournage. Je filme le philosophe en train de marcher dans ces mêmes espaces que Satan a traversés et performés. Croisements de présence.

16 avril

Déjeuner de départ avec Bernard Salignon, Catherine Gfeller et deux amis Elie M. et Abid Farsak.

19, 20, 21 avril

Symposium *Suspended Spaces* à Ashkal Alwan. Beyrouth.

Je participe à ces trois jours où artistes et chercheurs se retrouvent sur le thème « Regarding Suspended Architecture in Lebanon » au Beirut Art Center.

22 avril

Arrivée de Bertrand Gauguet à Beyrouth. Il est musicien. Nous collaborons maintenant depuis plusieurs années sur des films, installations et performances. Je suis ravi de faire partager à Bertrand mon expérience qui dure maintenant depuis deux mois. Toujours la même volonté de partager l'expérience de la marche sur le territoire libanais à tous ceux qui participent au projet. Nous irons dans les mêmes espaces, Beyrouth, Bcharé et Saïda.

23 avril

Voyage à Saïda. Nous dormons dans un ancien monastère dans le vieux Saïda. En fin de matinée nous terminons l'interview commencée il y a deux semaines avec Zilda. Candice Raymond est bien sûr présente. La rencontre est beaucoup moins intéressante que la première fois. Zilda s'est plongée dans les textes pour ne pas se tromper.

Mais cet approfondissement a aboli tout regard personnel sur cette traversée qui devait nous amener jusqu'au paradis. Zilda ne fait que réciter les textes et la discussion tourne même jusqu'à une volonté de nous convertir. Nous partons un peu déçus.

L'après-midi et le soir seront consacrés à la découverte de la ville pour Bertrand. Nous avons déjà marché ensemble dans différents endroits du monde pour construire des projets artistiques. Il y a une sorte d'évidence à travailler ensemble.

L'expérience de l'improvisation et de la marche au cœur de nos deux pratiques nous place de manière cohérente dans le tissu du monde. Ces instants de décentrement de soi sont partagés et se font dans une grande simplicité. Nous essayons de comprendre notre place. Un micro stéréo à la main, Bertrand met en connexion nos corps et le monde environnant. Il capte ce paysage sonore, complexe, qui constitue ce pays en tension. Il tisse des liens harmoniques entre son corps et les sons de l'environnement.

Pour la première fois, je n'ai pas de caméra à la main. Je suis dans le film mais sans images. Ce déplacement dû à la présence de Bertrand transforme mes sensations de ces espaces déjà traversés. Les filtres de perception sont différents, « l'oreille n'a pas de paupière » nous dit Pauline Nadrigny. L'enveloppe spatiale diffère. Le monde se construit autrement par ces sons pas toujours conscients.

Nous sommes sur les quais du port de Saïda. Bertrand cherche sa place, l'endroit précis où les événements sonores construisent un espace, une figure. Il s'agenouille seul au bout d'un quai. Il dessine un paysage sonore de plusieurs minutes.

Le rapport provoqué par un micro est plus doux. Les tensions que la

seul et sans guide, à
demi perdu, je cherche
le sentier le plus court
qui mène à l'endroit où
vos obscures frontières
touchent au Ciel.

Honte aux hommes !
Les hommes seuls, ne
peuvent s'entendre,
bien qu'ils aient
l'espérance de la
Grâce divine.

caméra pouvait parfois provoquer disparaissent. Le monde est moins paranoïaque.

Mais, comme pour me contredire, après avoir passés de longs moments au bord de l'eau à l'écoute, la réalité nous chasse. Deux soldats à l'entrée du port nous interpellent. Nous devons partir.

Nous continuons notre marche vers les lieux où certaines performances de feu ont été réalisées.

24 avril

Nous retournons à Beyrouth. Ce soir, Bertrand joue avec ses amis musiciens libanais de la scène « musique improvisée ». Il ne les a plus vus depuis des années. La scène de la musique expérimentale est très active ici, avec l'organisation de festivals et de nombreux concerts au Yunkunkun. Les musiciens sont Sharif Sehnaoui (guitare préparée), Manzen Kerbaj (trompette préparée) et Bertrand Gauguet (saxophone). 21h. Les trois musiciens commencent une improvisation de quarante minutes. Je filme ce magnifique concert.

Je suis impressionné par le rapport que certains musiciens peuvent créer entre eux. Un désir de partage, de création commune dans une évidente simplicité. Ce qui prime est la musique produite dans ce moment d'écoute. Chacun conserve son égo créatif mais le met au service des autres dans un acte de création. Le milieu des arts plastiques en est incapable, trop souvent occupé à valoriser son égo, son individualisme.

Lors du concert, les trois musiciens créent autour d'eux une enveloppe composée de vitesse sonore, d'inconscients écoutants et de rebonds. Ils tissent entre eux des trajectoires d'écoute et génèrent une production sonore qui traverse la peau de l'enveloppe pour parvenir aux spectateurs, dans une générosité rare. Le risque est là, mais dépassé par ce désir de partage bien plus fort.

Après le concert, nous nous retrouvons tous les quatre pour discuter d'art, de musique, mais aussi de la situation politique et humaine du pays, de la guerre en Syrie et de l'influence de l'Iran et de l'Arabie Saoudite sur les

modes de vie des Libanais. À nouveau, les temps passés et futurs disparaissent pour s'imbriquer dans le présent. La situation du pays est très tendue. La mémoire de la guerre n'a jamais disparu.

25 et 26 avril

Voyage à Bcharé, dans cette vallée chrétienne, pour des prises de sons dans les lieux où des images ont été produites. Le long et dans cette faille géologique, durant les longues heures de marche, nous échangeons sur le projet, sur les images tournées et sur les principes sonores qui seront développés pour le film et l'installation. Bertrand continue ses enregistrements de paysages sonores. Il choisit les lieux précisément, s'assoit et se recroqueville comme pour mieux se lier à la nature, aux sons que cette puissante faille rocheuse génère. Les chants d'oiseaux créent la profondeur spatiale et une structure musicale, les insectes la proximité, le vent la vitesse...

Le rapport à la représentation est différent pour chacun de nous. Avec la vidéo, l'image est désespérément plate. Je suis toujours dans un état de frustration. Cette réduction du monde dans un cadre à deux dimensions ne peut que nous éloigner de la réalité. Nous ne pouvons que nous approcher de la sensation que l'on en a. C'est pour cela que je filme toujours l'œil collé à l'œillet, pour me placer sans ambiguïté dans l'image et non pas dans un monde que certains qualifient de réel.

Bertrand Gauguet, en tant que musicien, cherche en permanence à créer un espace tridimensionnel, à construire un volume à l'intérieur duquel le spectateur puisse circuler. En musique, le volume est sensible.

Le soir, nous rentrons au Tiger House. L'homme-rocher n'a pas changé de place, son corps allongé toujours recouvert d'une couverture. En face de lui, la jeune femme éthiopienne regarde la télévision sans le son pour ne pas le déranger. Nous traversons ce silence.

Dans la chambre, entourés par des images de la Vierge et de Saint Charbel disposées sur les étagères, je parle d'Alan Vega, de Suicide, de ma passion pour cette musique saturée, puissante et poétique.

27 avril

Bertrand désire aller au Nord du Liban, à Tripoli, malgré les tensions et les dangers qui existent dans cette ville. Nous appelons Osma A., musicien vivant à Tripoli. Par chance, il est présent et prend le temps de nous recevoir. La notion d'accueil est vraiment essentielle dans la culture de la région.

Nous prenons le minibus depuis Bcharé. Seulement une heure de route pour rencontrer un musicien de la scène expérimentale libanaise qui a été contraint d'abandonner sa musique durant plusieurs années. Osman A. fut interrogé par le Ministère de la Culture car soupçonné de faire de la musique satanique. La censure est présente. Nous arrivons dans la chaleur de Tripoli sur le rond point de Dieu où la situation est très tendue depuis plusieurs mois. De nombreux combats aux armes lourdes ont lieu entre les différentes confessions alaouites et sunnites. Les enjeux sont bien sûr leurs implications dans la guerre en Syrie.

Tripoli, ville la plus importante au Nord du Liban, est très proche de la frontière. Elle sert de base arrière à de nombreux combattants en Syrie et permet d'y acheminer des armes grâce à son port.

Osman nous accueille et nous conduit dans la meilleure pâtisserie du Liban.

Tout en profitant de ces merveilleuses douceurs, Osman nous décrit une situation extrêmement tendue où aucune vision d'espoir n'est envisageable pour l'instant. Tout ne peut que se compliquer et exploser. Nous ne pouvons pas marcher dans la ville car les enlèvements sont fréquents et nous ne voulons pas nous trouver au milieu du conflit. Nous marchons donc vers le port d'Al Mina qui est une petite ville collée à Tripoli où vit Osman A. Nous traversons la vieille ville composée de maisons basses, au sol une plaque d'égout rappelle la présence française. Les terrasses de bars sont emplies d'hommes uniquement, les femmes passent. Assis sur les rochers du port, il nous parle de sa difficulté à vivre de sa musique, qu'il a pu malgré tout reprendre, de la difficulté à être indépendant dans une société très traditionnelle. « Tant que vous n'êtes pas marié, vous ne pouvez pas quitter l'appartement familial. D'ailleurs en terme d'architecture, il n'existe pas de studios au Liban, pas de petits appartements qui permettraient aux

jeunes de vivre leurs vies sans être dépendants des parents. Les surfaces d'appartements ne sont prévues que pour des familles. Vous ne trouverez aucun studio au Liban. »

Il fait beau. La mer est calme mais toujours autant polluée. Nous quittons Osman A. au coucher du soleil en prenant un minibus qui nous ramène à Antelias.

28 avril

Nous retrouvons Candice qui nous emmène dans l'atelier de l'artiste peintre Nadia S. de retour de Berlin et qui vit à Tayyouneh à Beyrouth. Nous la rencontrons pour discuter de la possibilité de la filmer en train de peindre. Nadia a longtemps travaillé avec une seule couleur, le noir. Maintenant, sa recherche a changé. Nous sommes assis tous les quatre sur le balcon. Après deux heures de discussion, Nadia se lève et me propose de la filmer maintenant. Elle a une peinture à commencer. Nadia met dans l'espace une musique composée par une musicienne contemporaine russe. Elle circule dans l'espace, sans but, pour laisser apparaître le moment qui va la faire commencer. Son atelier est un champ de bataille, un chaos. Le sol est couvert de plastiques noirs, de tâches de peinture, de tubes vides, éventrés, d'objets insolites comme une paire de palmes rouges. La lumière est douce. La présence d'une grande énergie créatrice cohabite avec une puissante vibration destructrice. Son atelier représente tellement Beyrouth et le Liban.

Bertrand décide d'échapper à la très forte présence de la musique qui réduit l'espace sonore et part dans la cuisine où de nombreux oiseaux sont enfermés dans des cages. Il enregistre et se place entre musique et chants d'oiseaux. Olivier Messiaen n'est pas loin.

L'atelier comporte de nombreux miroirs. Nadia s'arrête devant l'un d'eux et place un masque sur son visage, un masque de protection chimique. Le son de sa respiration change, devient plus angoissant. Elle se regarde un moment puis se dirige vers la table où des matières couleurs ont été disposées en tas. Elle malaxe certaines couleurs entre elles. Son corps est puissant. Elle prend un petit miroir circulaire, et commence à peindre dans un va-et-vient entre son corps, l'image du miroir et la toile. Son bras reproduit l'image qu'elle scrute. La musique est présente et l'inspire.

Je la filme en plan séquence. L'analogie à la guerre me vient immédiatement. C'est un combat pour elle. La vie, la peinture. Je ne comprends toujours pas ce qu'elle fait. Des fragments de couleurs, de formes sont plaqués sur la toile, souvent avec violence. Dans l'œil, je ne perçois pas grand chose. Je ne comprends pas ce qui s'opère devant moi. Je filme ce corps, cette gestuelle, la couleur qui apparaît. Mais au fil des minutes, la forme se fait plus précise sur la toile. Une main caresse soudain la toile en dessinant un espace de couleur, elle recule, se fige, retourne chercher de la matière et repart dans ce combat physique avec la toile, avec la peinture. Soudain, je comprends, les formes se font plus intelligibles, je m'aperçois qu'elle est en train de peindre son autoportrait. Au bout de deux heures de tournage, Nadia s'arrête, retire son masque. Le tableau n'est pas fini.

Ce n'est pas grave. Nous sommes tous fatigués. Si Nadia finit son tableau avant que je parte, je reviendrai la filmer.

29 avril

Nous nous rendons avec Bertrand et Candice dans le Nord de Beyrouth, dans le village de Dour Chweir pour rencontrer Ghada N., une psychanalyste de confession druze. Auparavant, Ghada était athée mais depuis quelques années, quelque chose change en elle. Sa voix est douce et précise, sa vision poétique. Elle ne veut pas être filmée car sa famille n'est pas au courant de sa récente conversion, mais elle veut bien que nous enregistrons sa voix. Son regard est personnel et très différent des autres femmes. Les druzes croient dans la réincarnation permanente et pensent que le paradis est sur terre. Il n'y a pas d'ailleurs, il y a une terre et le paradis est imbriqué dans ce monde. « Sur terre, tout reflète la présence de Dieu, l'eau, la fleur, l'oiseau, le vent, la mer... Nous n'avons qu'à contempler la beauté de cette création. » Un moment d'une grande douceur.

30 avril

Départ de Bertrand Gauguier.

1^{er} mai

La dernière interview se déroule toujours avec Candice qui mène cette traversée vers le paradis. Nous rencontrons Souad Slim. Elle est professeur à l'Université de Balamand au Nord du pays, près de Tripoli. C'est une université orthodoxe de très bon niveau où l'architecture, les arts, l'économie, etc., y sont enseignés. Souad est spécialiste des icônes byzantines. Nous sommes chez elle à Beyrouth. Elle désire faire l'interview en français.

« Personnellement, j'ai toujours été angoissée par l'idée de la mort, de la fin du mouvement et de la vie. Il y a toujours le souhait de la mort comme une étape de libération, de la fin des soucis, des obligations, du repos éternel. Mais l'idée de la mort a toujours été une angoisse, une peur que la religion chrétienne devrait résoudre par la résurrection. »

Son souffle est souvent coupé par je ne sais quoi. Un temps suspendu, un silence d'émotion et la parole reprend, plus forte. Elle pense que le moment de la mort est le moment de la rencontre avec Dieu.

« C'est un moment inexplicable, un moment de pleurs, de deuil que l'on n'assume pas. C'est toujours un moment difficile à vivre, difficile à assumer. Ce n'est que beaucoup plus tard, en enseignant les civilisations, les religions anciennes, que j'ai eu accès au texte de Platon, l'*Apologie de Socrate*. Ça m'a vraiment émue de lire ce que Socrate a écrit sur la mort. C'est pour lui un moment où l'on se réunit avec tous les gens que l'on a perdus. C'est le moment où l'on peut rencontrer les héros, les gens que l'on aurait voulu suivre, rencontrer dans notre vie. C'est dans l'*Apologie de Socrate* que j'ai pu trouver cette réponse à la mort. Il dit qu'il y a deux solutions, soit le grand sommeil et il n'y a rien, soit il y a une vie après la vie et l'on y rencontrera tous ceux que l'on aime. C'est cela le paradis, être ensemble. »

3 mai

Retour à Paris.

Tout
n'est pas
perdu.

Concept graphique et maquette
Sophie Breuil.

Le Paradis perdu,
John Milton,
Traduction de Chateaubriand,
collection Poésie des Éditions NRF/Gallimard, Paris, 2010.
Imprint MT Shadow Regular

Ce ciel qui... n'est pas,
Étel Adnan,
Éditions L'Harmattan, Paris, 1997.
Lobster 1.0 Regular

Où
L'art
L'instant
Le lieu,
Bernard Salignon,
collection La Nuit Surveillée des Éditions du Cerf, Paris, 2008.
BTP Normal

Avec la participation de

Julien Gourbeix, Sara Millot, Bernard Salignon, Bertrand Gauguet et Candice Raymond.

Remerciements

Michelle Robert, chargée de mission du Pôle Résidences de l'Institut français, Eli Souaby, Catherine Gfeller, Halim Sabbagh, Corine Shawi, Véronique Barani, Abid Farsak, Tante Laila, Olivier Marbœuf, Hugo Masson, La Fabrique Phantom, Jean-Marie Lebouc, Charles et Hindt Faucon, Sandra Dagher, Lamia Joreige, Batoul Hassoun, Yves, Johanne, Mona Assaf, Miladi Khoury, Darine Akra, Zilda Hallaq, Carina Safieddine, Nadia Safieddine, Ghada Najjar, Souad Slim, Carole Prat de l'Institut français au Liban, Mona Amyuni.

Relecture

Véronique Barani et Matthieu Foulet.

**INSTITUT
FRANÇAIS**

Programme « Hors les Murs » de l'Institut français.